



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

### Lucien

Divisé En Deux Parties

**Lucianus <Samosatensis>**

**Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697**

De ceux qui entrent au service de Grande

**urn:nbn:de:hbz:466:1-45077**

LE CYNIQUE. Parce que le souvenir de ses crimes luy sera un bourreau perpetuel.

RADAMANTE. Tu-as raison, qu'on l'attache près de Tantale, & que la consideration de sa felicitee passée serve encore à le tourmenter.

---

## DE CEUX QUI ENTRENT AU SERVICE DES GRANDS.

*Il décrit les incommoditez qu'on y souffre, & particulièrement celles qu'endurent les gens de Letres.*

**J**E ne sçay par où commencer, mon cher Timocles, pour te dire ce qu'on est contraint de faire & souffrir chez les Grands, quand même on entreroit comme amy, si l'on peut appeler amy une si dure servitude. Car je sçay une partie de ce qu'on y souffre, non pas pour l'avoir éprouvé moi-même; mais pour l'avoir appris de ceux qui avoient passé par cette épreuve, dont les uns languissoient encore dans les fers, les autres en estoient délivrez, & contoyent avec plaisir l'histoire de leurs mal-heurs, & celle de leur délivrance. Ceux-cy me sembloient les plus croyables, & les mieux instruits, pour avoir souffert de pleinement, s'il faut ainsi dire, la profondeur de ces mysteres. Je les écoulois donc atantivement comme on fait ceux qu'on voit échapez du naufrage, conter, la tête rasée dans les temples, la fureur des vagues émües, la rage des vents, la hauteur des chers, les cris lamentables des matelots, lors que le gouvernail emporté, le mât rompu, les voiles déchirées, ôtent toute esperance de salut; & là-dessus l'apparition favorable des étoiles de Castor & de Pollux, qui viennent tout à propos comme un Dieu de Comedie, lors que le Poëte ne peut plus démêler l'intrigue. C'est ainsi que ces Courtisans me contoyent les tempêtes de la Cour, où tout leur noirceur

bord; i  
tourme  
le tems  
seu s'a  
sous le  
ils se fau  
perdu.  
honte, i  
vinois a  
reste, p  
tems de  
fut tom  
gnie où  
sens a va  
me la p  
faisoit b  
logé ma  
plus gra  
cela con  
ouvrir l'  
l'hameç  
& que tu  
dans le p  
senter un  
professio  
sous ces  
perdu, A  
me sera  
ma confi  
pris part  
lement A  
Létes qu  
à leurs g  
commun  
supportab  
traitez q  
seulemen  
qui font  
point tro

bord ; mais que le calme fut bien tôt suivy de la toutmente , & qu'ils eurent beaucoup à souffrir tout le tems de leur navigation , jusqu'à ce que leur vaisseau s'alla briser contre un écueil qui estoit caché sous les ondes , ou contre quelque roc escarpé , d'où ils se laverent à peine tout nuds , après avoir tout perdu. Pendant ce triste recit , il me semble que de honte, ils taisoient encore plusieurs choses , que je devinois aisément , & que je te veus représenter avec le reste , parce que je te vois brûler d'envie il y a long-tems de t'embarquer sur cette mer. Car comme l'on fut tombé un jour sur ce discours , dans une compagnie où nous estions , l'un de ceux qui estoient présents ayant commencé à louer cette condition , comme la plus heureuse , parce que non-seulement on faisoit bonne chere sans qu'il en coutât rien , on estoit logé magnifiquement , traîné en carosse , aymé des plus grands de Rome ; mais qu'on estoit payé pour cela comme pour un grand service : Je te vis alors ouvrir l'oreille à ce discours , & tout prest à mordre à l'hameçon. Pour empêcher donc que tu ne sois pris , & que tu ne te puisse plaindre qu'on t'ait veu tomber dans le precipice , sans t'en avertir , je te veus représenter une partie des maux qui sont atachez à cette profession , & te découvrir les filets qui sont tendus sous ces fleurs. Après , tu t'y jetteras si tu veus à corps perdu , sans que je m'en soucie beaucoup , puisque je me seray acquité de mon devoir , & auray déchargé ma conscience. Mais quoy que ce discours soit entrepris particulièrement pour toy , il ne regarde pas seulement les Filosofes , mais toutes les personnes de Letres qui s'attachent au service des Grands pour estre à leurs gages , puisque les maux qu'on y souffre sont communs à tous , mais doivent estre d'autant plus insupportables aux Filosofes , qu'ils ne sont pas mieux traitez que les autres. Et en cela je ne condamne pas seulement ceux qui sont cause du mal , mais ceux qui sont si lâches que de l'endurer : ce que tu ne dois point trouver mauvais , si ce n'est un crime de dire la

verité trop librement, puisque ce n'est pas moy  
 qui suis cause de leur mal-heur, mais eux-mêmes.  
 Je ne pretens pas pourtant comprendre en ce rang  
 Courtisans, ni les autres ames lâches qui ne sa-  
 roient faire autre chose, & qui sans cela seroient in-  
 utiles: car outre qu'ils ne sont pas dignes d'un me-  
 leur traitement, ils ne m'écouteroient pas quand  
 leur dirois la verité, & ne croiroient pas recevoir  
 affront, quand même on leur verseroit, comme on  
 dit, le pot de chambre sur la tête. C'est donc se-  
 ment pour les personnes de Letres que j'écris, & de  
 de les afranchir s'il se peut. Pour cela, j'examine  
 toutes les raisons qui les peuvent porter à ce des-  
 & feray voir qu'elles ne sont ni pressantes, ni né-  
 saires, afin de leur ôter toute sorte de pretexte  
 d'excuse. La premiere qu'ils alleguent, c'est la né-  
 cessité, comme le pire de tous les maux, pour lequel  
 éviter on peut tout faire, & tout souffrir. C'est pour-  
 quoy ils ont toujourns à la bouche le mot de Téogon  
*Qu'elle domte les plus fiers courages*, & alleguent  
 ce que les Poëtes & les plus lâches esprits ont pu  
 inventer contre elle, pour en faire peur aux hommes.  
 Il est certain que s'ils se pouvoient par-là mettre  
 couvert de la nécessité pour toute leur vie, ils seroient  
 excusables de chercher un azile pour se défendre  
 contre un si puissant ennemy: mais le remède est  
 pire que le mal, & au lieu de le guerir, il ne fait  
 l'empirer. Car la pôvreté dure toujourns, & la crainte  
 le nécessité de servir, parce qu'on dépense chez les  
 Grands tout ce qu'on gagne à leur service, & qui  
 souvent ne suffit-il pas. L'autre raison est, qu'ils  
 n'embrasseroient pas cette profession, s'ils en  
 voient d'autre; mais comme ils ne sont plus en  
 d'apprendre, ils sont contraints de subir le joug de  
 servitude. Voyons donc, s'ils n'ont point d'autre  
 moyen de subsister, & si ce qu'ils gagnent ne leur  
 coûte gueres, & qu'ils ne travaillent pas plus que  
 artisans pour l'avoir: Car ce seroit le comble de  
 félicité, de pouvoir vivre à son aise sans rien faire.

Mais le  
 nait to  
 du cor  
 Nous  
 reste d  
 de mor  
 mal:  
 donne  
 félicité  
 monta  
 fongé  
 presse,  
 les ren  
 mes ad  
 jouissa  
 & pron  
 les Gra  
 ceux q  
 Or il es  
 toute se  
 mal cer  
 pas tro  
 toient  
 qu'elle  
 son ido  
 volup  
 en oubl  
 ce que  
 d'une h  
 même  
 ma libe  
 possedâ  
 sans m'  
 leur escl  
 Voyons  
 pour en  
 sont cor  
 quelle e  
 ment, c

Mais le contraire se trouvera véritable, puis qu'il leur naît tous les jours de nouveaux maux, à qui les forces du corps & de l'esprit ne sont pas capables de résister. Nous en parlerons lors que nous représenterons le reste de ce qu'ils endurent; il suffira présentement de montrer, que ce n'est pas-là la véritable cause du mal: mais l'éclat trompeur des richesses qui leur donne dans la veüe, & les ébloüit. Ils croient que la félicité consiste dans le luxe, & se promettent des montagnes d'or, qu'ils ne posséderont jamais qu'en songe. Ce n'est donc pas tant la nécessité qui les presse, que le desir de choses vaines & superflües, qui les rend esclaves toute leur vie. Car comme les Dames adroites qui sçavent que l'amour s'éteint par la jouissance, entretiennent d'esperance leurs galans, & promettent toujours ce qu'elles n'accordent jamais; les Grands récompensent le plus tard qu'ils peuvent ceux qui les servent, pour faire durer leur servitude. Or il est ridicule de toujours souffrir pour l'esperance toute seule, sur tout lors qu'elle est incertaine, & le mal certain & indubitable: Car je ne les blâmerois pas trop de travailler pour la volupté, s'ils ne l'achetoient point au prix de la liberté qui vaut mieux qu'elle, & au lieu de la félicité, n'embrassoient que son idole. Les compagnons d'Ulyse, charmez d'une volupté présente, firent banqueroute à l'honneur, & en oublièrent le retour en leur patrie; C'est à peu près ce que font ceux qui voient leur servitude du nom d'une honête amitié. Mais pour moy je renoncerois même à celle de l'Empereur, si elle me coûtoit ma liberté, sans en tirer aucun avantage, & qu'il possedât tout seul toutes ses grandeurs & ses richesses sans m'en faire part. Voila donc le sujet véritable de leur esclavage, & le peu d'utilité qui leur en revient. Voyons maintenant ce qu'ils sont obligez de faire pour en venir là; nous examinerons en-suite ce qu'ils sont contrains de souffrir dans cette condition, & quelle est la catastrophe de la tragedie. Premièrement, on ne peut dire qu'il est facile d'entrer chez les

O 5

Grands,

\* Il y a au  
Grec, de la  
conleur.

Grands, & qu'il n'y a qu'à le vouloir ; Il faut bien  
suër & travailler auparavant ; s'habiller au dessus de  
sa condition & de la façon \* qu'ils aiment le mieux,  
pour ne leur pas métre devant les yeux des objets qui  
leur soient désagréables ; les suivre par tout, avec  
mille incommoditez ; se trouver le matin à leur le-  
ver, souffrir la mauvaise humeur de leurs valets, &  
les rebufades de leurs portiers, à qui il faut même  
donner de l'argent pour retenir votre nom. Avec  
tout cela, Monsieur sera plusieurs jours sans vous re-  
garder ; Que si vous estes si heureux qu'après un  
long-tems il vienne à jeter les yeux sur vous, & à  
s'abaisser jusqu'à vous parler, alors vous croyez que  
votre fortune est faite. Cependant, vous faites  
ceux qui sont présents, qui vous voyent tout inter-  
dire quelque mot de travers, & vous prennent pour un  
lourdaut, ou pour un faquin, qui n'a pas coutume  
de parler à des personnes de condition : car ce que  
vous apellez pudeur, un Courtisan l'apelle lâcheté  
& foiblesse. Vous vous retirez donc tout confus, &  
vous blâmez vous-même de trop de timidité. Enfin,  
après beaucoup de travaux, non pas pour Helene  
pour Troye, comme dit le Poëte, mais pour devenir  
esclave ; Si la Fortune vous rit, & que quelque Dieu  
vous soit favorable, on vous reçoit à faire preuve de  
votre esprit. Vous ne manquez pas de prendre pour  
votre sujet le Panegyrique de celui à qui vous parlez,  
car les Grands sont bien aise d'entendre publiquement  
leurs loüanges. Alors comme s'il s'agissoit de la gloire  
ou de l'honneur, il vous faut donner la gêne, pour  
faire quelque chose de grand & d'achevé, de peur de  
tromper son arante, outre qu'estant rebuté une fois  
personne après cela ne vous voudroit plus recevoir.  
Vous vous tourmentez donc en cent façons pour  
passer vos rivaux, & tremblez lors que ce Seigneur  
semble ne pas approuver ce que vous avez fait, ou  
loüer foiblement, & l'écouter avec negligence. Mais  
vous estes tout transporté, lors qu'il sourit & fait  
semblant de l'entendre avec plaisir. Considérez cependant

quel cre  
quelqu  
fot ou  
che tou  
pondre  
vous ne  
par ma  
croit pl  
estes aff  
cultez  
maître  
vous ay  
Alors v  
vous n'e  
biens ne  
en effet  
que voi  
té seule  
aussi bie  
par le f  
peller a  
Seigneu  
rement  
valet aff  
ner que  
ment, n  
de ce qu  
présens  
vous par  
pour aff  
liberté.  
river ni t  
l'autre in  
recen  
au dessus  
vous ser  
contestat  
amis qu  
si vous e

quel creve-cœur c'est à un honête homme, qui est quelque-fois déjà sur l'âge, de subir l'examen d'un sot ou d'un ignorant. Ajoûtez à cela, qu'on recherche toute vôtre vie, & qu'on vous contraint de répondre de toutes les fautes de vôtre jeunesse; car vous ne manquez pas d'envieux qui les publient, ou par malice, ou pour se mettre en vôtre place; & l'on croit plus aisément le mal que le bien. Que si vous estes assez heureux pour surmonter toutes ces difficultez; Que personne ne vous traverse; Que le maître vous goûte; Que sa femme y consente; Que vous ayez l'approbation des amis & des domestiques: Alors vous pensez estre au dessus de la fortune, mais vous n'estes encore qu'au bas de la roüe, car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Or il eût esté à propos, pour tant de peine que vous aviez prise, que vous n'eussiez pas remporté seulement une couronne de laurier, mais du profit aussi bien que de l'honneur. Car pour commencer par le festin de vôtre reception, permettez-moy d'appeler ainsi le premier repas que vous ferez chez ce Seigneur, vous y trouverez plus de sujet de mécontentement, que de satisfaction. Il viendra d'abord un valet assez bien fait vous convier, à qui il faudra donner quelque chose, qu'il refusera du commencement, mais il le prendra à la fin, riant en soy-même de ce que vous estes comme obligé de luy faire des presens pour estre compagnon de sa servitude. Vous vous parez, cependant, & metez vos beaux habits, pour assister à un festin où vous devez perdre vôtre liberté. Il faut bien prendre vos mesures, pour n'arriver ni trop-tôt ni trop tard; car l'un est incivil & l'autre importun. Le maître, après vous avoir bien receu, vous prendra par la main & vous fera asseoir au dessus de luy, \* pour vous faire plus d'honneur, & vous serez contraint de vous y metre après plusieurs contestations, & de prendre place parmy quelques amis qu'il aura apellez pour ce sujet. Alors, comme si vous estiez à la table de Jupiter, vous repaissez plus

\* Ou, quelle  
qu'un au  
lieu de luy.

VOS

vos yeux que v<sup>ost</sup>re estomac, à contempler tout ce qui se passe. Les autres ne sont pas moins curieux de voir comme vous vous y prendrez d'abord; quelques fois par ordre du maître, pour remarquer si vous jeterez point quelques regards à la dérobée sur la femme, ou sur ses enfans. Que si vous paroissiez un peu surpris, & déconcerté, on ne manquera pas de rire, & de vous prendre pour un pedant qui n'est pas acoustumé de hanter les compagnies. Car vous n'avez pas seulement la hardiesse de demander à boire, ni de toucher aux viandes, & atandez qu'on vous serve, ou avez l'œil sur v<sup>ost</sup>re voisin, pour faire comme luy, de peur de commettre quelque incivilité. Cependant, vous estes agité de cent diverses pensées, & tantôt admirez la magnificence de ce Seigneur, & avez pitié de v<sup>ost</sup>re condition en la comparant à la sienne; tantôt vous benissez v<sup>ost</sup>re fortune d'estre prest à j<sup>ou</sup>ir de cette felicité, & à faire des jours de toute v<sup>ost</sup>re vie. Vous tenez donc pour bien employez tous les travaux que vous avez pris pour y parvenir. Là dessus, on se met à boire des santez, & quelque fois prenant un grand verre, pour vous faire plus d'honneur, boit à la v<sup>ost</sup>re, en vous donnant quelque chose qu'il croira vous estre agreable. Mais quand c'est à v<sup>ost</sup>re tour, vous ne sçavez que répondre, & passez pour un sot ou pour un pedant. Vous ne laissez pas de donner de la jalousie aux anciens serviteurs de la maison qui voyent traiter avec tant de civilité un nouveau venu. Il ne manquoit plus que cela à n<sup>ost</sup>re service, disent-ils; il n'y a plus rien à faire à Rome que pour ces gens là, parlant des Grecs, & je ne voy pas pour quoy l'on en fait tant d'estat pour sçavoir parler une autre langue que la nôtre. Aten, dit l'un, cela durera pas long-tems, c'est un balay neuf, qui tombera bien-tôt derriere la porte; Je ne luy donne que quatre ou cinq jours, après quoy je le verray bien que nous, regretter sa condition. L'autre ajoute, n'avez-vous pas remarqué comme il boit & mange goulument, & ronge les viandes jusqu'aux

On vo  
chere;  
En un  
la fami  
n'y par  
faire p  
beu &  
& vous  
crever  
pendant  
toijour  
car le r  
vous to  
fois & l  
jamais p  
le feu p  
tre accie  
Vous ne  
s'il faut  
douceur  
soyez co  
tems des  
ne point  
mier fest  
repas qu  
multitud  
fiste la b  
té. Ajo  
bauche,  
avez tou  
empêche  
le lenden  
sence de  
le soir ave  
car on n  
gneur co  
l'estat de  
& sans a  
croire qu

On voit bien qu'il n'a pas acoutumé de faire bonne chere; Je croy qu'il n'avoit pas son foul de pain. En un mot, vous faites ce jour-là tout l'entretien de la famille, & c'est proprement vôtre festin; car on n'y parle que de vous, & l'on se prepare déjà à vous faire piece. D'autre côté, comme vous avez plus beu & mangé que de coûtume, le ventre vous presse, & vous voudriez estre dehors; mais il vaudroit mieux crever que de faire quelque action mal-seante. Cependant, comme le festin continuë, & qu'il arrive toujours mets sur mets, & spectacles sur spectacles; \* *Coûtume ancienne.* car le maître du logis est bien-aïse d'étaler devant vous toute sa magnificence: Vous maudissez mille fois & le festin & les conviez, & l'heure que vous avez jamais pensé à venir là, & voudriez à un besoin, que le feu prit à la maison, où qu'il survint quelqu'autre accident, qui obligéât la compagnie à se retirer. Vous ne prenez donc plaisir à rien, & ne voyez pas, s'il faut ainsi dire, ce qui se passe, ni n'entendez la douceur des voix & des instrumens, quoy que vous soyez contraint par bien-seance, de faire de tems en tems des acclamations, quand ce ne seroit que pour ne point passer pour stupide. Voila quel est ce premier festin tant souhaité, qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait chez soy. Car ce n'est pas dans la multitude ni dans la diversité des viandes que consiste la bonne chere, mais dans la franchise & la gayeré. Ajoutez à cela, le dégoût qui suit vôtre débauche, & les maux de tête & d'estomac que vous avez toute la nuit, avec des inquietudes qui vous empêchent de reposer. Cependant, il faut convenir le lendemain du prix de vôtre servitude, en presence de deux ou trois de ces Messieurs qui ont soupé le soir avec vous, & lors que vous avez pris un siege, car on ne parlera pas à vous autrement, ce Seigneur commence ainsi: Vous voyez, Monsieur, l'estat de ma maison, & comme tout y est sans fard & sans artifice; vous en devez user de même, & croire que tout est à vous. Car il n'y auroit point d'apa-

d'apparence que j'eusse quelque chose de réservé pour une personne à qui j'ouvre mon cœur & mon ame, & donne la conduite de mes enfans & de moy-même. Mais puis-qu'il faut quelque chose de certain pour votre entretien, quoy que je sçache bien que ce n'est pas ce qui vous meine; & qu'il ne faut pas grand chose à un homme de Létres; je vous prie de le dire franchement, & de ménager la bourse d'une personne qui vous aime, & qui a beaucoup d'autres dépenses à faire, comme vous voyez. Je ne parle point des presens \* que vous recevrez icy, qui sont pourtant assez considerables pour les mettre en ligne de conte, ni des faveurs que vous pouvez justement attendre. Ces paroles démontent toutes vos espérances, & vous precipitent du faite de la gloire où vous pensiez estre monté, dans l'abîme du neant. Vous demeurez donc quelque tems sans repartir, tantôt flaté de l'esper d'une recompense incertaine, & tantôt ce qu'il a dit en entrant que tout estoit à vous, & que ce ne fût qu'un compliment; vous luy répondez tout confus, que vous n'avez garde de luy rien écrire, & que vous ne voulez que ce qui luy plaît. Mais il ne l'entend pas ainsi, & vous presse de le faire, & sur votre refus, prie un de ses amis de le faire pour luy avoir fait encore quelque preambule sur la grandeur & la necessité de sa dépense. Alors ce grand homme, nourry toute sa vie dans les flateries de Cour, commence par le bon-heur que ce vous est d'avoir obtenu une place si enviée, & d'estre dans une maison & dans l'amitié d'un des plus grands de l'estat. Il dit que vous estes trop-heureux, pour ne pas vous le sçachiez conoître; Qu'il sçait plusieurs autres celebres personnes de Létres qui donneroient tout leur coup pour cela, bien-loin de demander quelque chose, à cause de l'honneur & du profit qui leur en pourroit revenir. Là dessus il propose quelque legier pointement, particulièrement si l'on a égard à l'incertitude de l'esperance, & vous estes obligé de vous en contenter pour ne point contestez honteusement sur des

\* *Estré-*  
*mes, &c.*

comm  
culer  
le jou  
veut  
vous  
venu.  
cônoi  
fortun  
librem  
tôt las  
qu'on  
ne lai  
plaudi  
pinion  
& vou  
tera to  
ve, &  
que to  
vos ma  
quels s  
insupo  
faut re  
en avez  
nier de  
Ne vou  
bien la  
ne fero  
parce q  
n'y esta  
vôtre l  
fera reg  
ment v  
pas estr  
n'avoir  
public  
vous est  
ville po  
faut ten  
valets,

comme un vâler; outre qu'il n'est plus tems de reculer, & que vous estes pris. Vous passez donc sous le joug, qui est assez doux d'abord; car on ne vous veut pas desespérer, & l'on n'est pas encore las de vous, joint qu'on a quelque respect pour un nouveau venu. D'ailleurs, vous estes felicité de ceux de vôtre côneissance, comme si vous aviez fait une grande fortune, & admiré des sots qui vous voyent entrer librement dans le balustre, quoy que vous soyez bientôt las de cét honneur, & que vous ne scachiez pas ce qu'on peut tant admirer dans vôtre condition. Vous ne laissez pas pourtant de vous plaire à ces petits applaudissemens, & de juger de vôtre bon-heur par l'opinion d'autrui. Vous aydez même à vous tromper, & vous flatez d'esperance que vôtre fortune augmentera tous les jours, encore que tout le contraire arrive, & que vous recôneissiez à la fin ce que j'ay dit, que tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Vous demanderez, peut-estre, quels sont ces maux, & ce qu'il y peut avoir de si insupportable en cette condition? Premièrement, il faut renoncer à toute la gloire de vos Ancêtres si vous en avez quelqu'une, & conter ce jour-là pour le dernier de vôtre liberté, & le premier de vôtre servitude. Ne vous offensez pas du mot, puisque vous souffrez bien la chose, & tenez pour assleuré que vos services ne seront pas encore si agreables que ceux des autres, parce que vous vous y prendrez de mauvaise grace, n'y estant pas acoûtumé. Cependant, le souvenir de vôtre liberté vous reviendra dans l'esprit, & vous fera regimber quelque-fois, & porter plus impatiemment vôtre esclavage. Si ce n'est que vous ne croyiez pas estre esclave pour n'estre pas né en Birynie, & n'avoir pas esté vendu à son de trompe sur la place publique. Car il n'en estoit point besoin puisque vous estes vendu vous-même, & avez couru toute la ville pour chercher un maître. Ajoûtez à cela, qu'il faut tendre la main de tems en tems parmy les autres valets, pour recevoir vos gages quels qu'ils puissent estre.

estre. Mais dites-moy, miserable; car je dois parler ainsi à un homme qui se dit Philosophe, & qui ne l'est pas; si vous aviez esté pris sur mer, & vendu par les Pirates, ne crieriez-vous pas contre la Fortune? & si quelqu'un vous vouloit entraîner dans la servitude, n'imploreriez-vous pas le secours des Loix? & ne prendriez-vous pas à témoin les Dieux & les hommes, pour montrer que vous estes né libre? Cependant, pour peu de chose vous renoncez volontiers à la liberté, & encore à un âge où vous devriez songer à vous affranchir, si vous estiez né esclave. Où sont devenus tous ces beaux discours de la Philosophie qui metent la liberté à un si haut prix? Vous la rendez esclave elle-même, avec la Vertu & la Sagesse. & n'avez point de honte de les mêler parmy la canaille, & de leur apprendre à begayer une langue étrangère pour les rendre ridicules. Vous mangez tous les jours avec une foule de gens ramassez, où vous estes contraint de boire plus que vôtre soul, quand il vous plaît, & de loüer ce qui ne vous plaît pas, puis vous lever le lendemain dès le point du jour, au son d'une cloche, & perdre la plus douce heure du repos, pour aller courir toute la ville avec vos bas crottez du soul. Estiez-vous réduit à une si grande necessité, que vous estes contraint pour vivre, de trahir ainsi vôtre liberté & vôtre honneur, ou si vous avez esté ébloui de l'éclat trompeur des Richesses, & charmé par l'odeur de la Cuisine? Vous portez donc maintenant tout le loisir la peine de vôtre intemperance, & comme un singe attaché à un billot, vous servez de jouiet aux autres, tandis que vous vous estimez heureux, & que vous mangez tout vôtre soul de figues? Où sont tous ces beaux discours de Sagesse & de Vertu? vous les avez mis en oubly, aussi bien que vôtre partie & vôtre race. Encore seroit-ce peu, si vôtre servitude n'estoit que honteuse, & que la peine n'y fût pas jointe avec l'infamie. Mais considerons un peu, si vos travaux sont suportables, & s'ils different beaucoup de ceux des autres valets. Premièrement, la passion que

\* On, vos  
jambes.

Seigneur avoit témoignée d'abord pour les Létres, n'estoit qu'une passion feinte? car comme dit le Proverbe, *Qu'a de commun l'âne avec la Lyre?* Pensez-vous qu'il se soit jamais rompu la tête pour découvrir la sagesse de Platon, ou l'éloquence de Demosthene? Qui auroit bâny du cœur des Grands l'avarice & l'ambition, il n'y resteroit que le luxe, l'ignorance, la môlese & la brutalité. Pourquoi donc a-t-il voulu avoir un Philosofe à sa suite; parce que cela faisoit à sa vanité, & qu'il en aquerroit la réputation d'habile homme. C'est pour ta barbe & ton manteau qu'il t'a pris, plutôt que pour ta doctrine. Il veut passer pour sçavant, ou du moins pour homme qui aime les belles Létres, & qui se connoît aux bonnes choses; c'est pourquoy il te fait suivre par tout, sans te donner un seul moment de relâche. Quelquefois il t'entretient par la ruë, non pas de doctrine, car il ne sçauroit; mais de tout ce qui luy vient à la fantaisie, pour faire voir qu'il donne tout son tems à l'étude, & à l'entretien des personnes doctes. Cependant, il te fait courir haut & bas, car tu sçais comme la ville de Rome est faite. & trotter après luy pour le suivre, jusqu'à ce qu'il entre chez quelqu'un de ses amis, où pendant qu'il demeure enfermé, tu es dehors à t'entretenir tout seul, & prens un livre à la main, que tu lis debout, faite de siege. Enfin, la nuit vient que tu n'as quelquefois ni bû, ni mangé, & as à peine le loisir d'entrer dans le bain pour manger sur la minuit, le reste des autres. Car on ne te fait plus le même honneur qu'auparavant, & l'on entretiendra en ta place un nouveau venu, selon la coûtume des Grands qui méprisent ceux qui sont à eux, & caressent ceux qui n'y sont pas. Tu te mets donc à table en un coin pour estre témoin de ce qui se passe, comme si tu n'estois pas de la compagnie: Car tu ne bois plus du même vin, ni ne manges des mêmes viandes, mais on servira au haut bout le gibier & la venaison, & devant toy quelque pigeon maigre & sec, encore quelquefois te le prend-on pour le donner à un autre, & l'on te dit à l'oreille,

pour te consoler, que tu es de la maison. Que si y a quelque morceau delicat, n'atan pas que l'on t'en serve, si tu n'es bien des amis de celuy qui tranche, ou l'on te donnera quelques os couverts de graisse comme Prometée fit à Jupiter. N'est-ce pas encore une chose insupportable, & qui fait enrager, quand on a tant soit peu de sentiment, de voir que ceux qui sont au dessus de vous à table, laissent par mépris des viandes où vous n'oseriez toucher, & avâlent le plus délicieux tandis que vous ne beuvez que du gingiver. Encore n'en avez vous pas tout vôtre soul; car souvent les valets ne font pas semblant de vous entendre, & tournent la tête d'autre côté, quand vous demandez à boire. Mais en recompense, ils vous servent toujours dans quelque coupe d'or ou d'argent, de sorte qu'on ne voye pas la difference du vin. Ajoutez à cela plusieurs autres déplaisirs; sur tout, quand vous verrez qu'on fera plus de cas d'un Mâquereau que d'un Violon que de vous; si bien que vous vous retirez à part tout triste, & maudissez le Destin, la Fortune, ou la Nature, de ne vous avoir donné aucun agrément pour vous faire aimer. Car vous ne savez pas seulement faire un bon conte, & estes mécontent de charge, lors qu'on se veut réjouir. En un mot, si vous voulez tenir vôtre gravité, vous estes insupportable; & si vous voulez faire le plaisant, vous devenez ridicule, comme un Comedien, qui voudroit se faire rire dans un personnage de Tragedie. Vous en venez donc jusqu'à souhaiter d'estre Poëte au lieu de Philosofe, & à un besoin Astrologue ou Magicien, par cause de l'estime que vous voyez faire de ces gens chez les Grands, à qui ils composent des chansons d'amour, & promettent des grandeurs & des richesses. Au defaut de cela, vous estes contraint de baisser la tête, parce qu'il ne faut qu'un valet vieux ou mécontent pour vous perdre, & vous ne pouvez pas sçavoir de ne trouver pas que le page de Madame est un bien, \* ou jouie bien de la lyre, qui est un crime punissable. Il faut donc, en dépit que vous en

\* On,  
dans.

vous r  
crier a  
champ  
terie  
compl  
c'est de  
comm  
chère,  
des ga  
maison  
reté,  
contrai  
rifans  
coup de  
une inf  
entend  
ne se pa  
vous ne  
sus, vo  
suis,  
dans un  
toutes  
verie?  
& pour  
Quand  
pour au  
me un C  
suplice  
retourn  
les join  
dant, c  
auparav  
soy plus  
faire bon  
si vous  
que vou  
de vôtr  
pâle & t  
ville. Q

vous répandre en loüanges excessives & affectées, & crier avec un gosier sec comme les grenouilles des champs. Car on atand toujours de vous quelque flatterie délicate, qui témoigne vôtre esprit & vôtre complaisance. Mais ce que je trouve de plus étrange, c'est de vous voir ainsi à jeun, couronné & parfumé comme ces sepulchres autour desquels on fait bonne chere, & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlandes. D'autre côté, quand le maître de la maison est un peu jaloux; vous n'êtes pas en sûreté, si vous n'êtes tout à fait désagréable, & êtes contraint de baisser les yeux à table comme les Courtisâns du Roy de Perse, de peur d'estre percé d'un coup de flèche tout en beuvant. Car les Grands ont une infinité d'yeux & d'oreilles, qui voyent & qui entendent, non-seulement ce qui se passe, mais ce qui ne se passe pas. Quand donc le matin, ou lors que vous ne pouvez dormir, vous faites reflexion là dessus, vous dites en vous même. Miserable que je suis, quelle felicité ay-je quitée pour me plonger dans un gouffre de mal-heurs? Que sont devenus toutes ces belles esperances dont j'entretenois ma rêverie? Au lieu de la liberté, je rencontre la servitude; & pour le repos, je trouve le tracas & le tumulte. Quand vivray je pour moy, après avoir tant vécu pour autrui? On me traîne par tout emmuselé comme un Ours, & je sers de jolier à tout le monde, & de suplice à moy-même. Là dessus l'heure sonne, il faut retourner à son travail ordinaire, après s'estre graissé les jointures, afin de les avoir plus souples. Cependant, cette vie si contraire à celle que vous meniez auparavant, vous mine peu à peu, & entraîne après soy plusieurs maladies; mais il ne faut pas laisser de faire bon visage, & de tâcher à vaincre son mal. Car si vous venez à vous relâcher tant soit peu, on dira que vous contrefaites le malade, pour vous exempter de vôtre devoir; de sorte que vous devenez à la fin pâle & transi comme un mort. Voila les maux de la ville. Que s'il faut aler à la campagne, ce sont de nou-

velles incommoditez. Car pour ne point parler des autres, il se trouve souvent que vous venez des hivers, ou à cause du mauvais tems, ou pour ne attendre trop long-tems le chariot; si bien qu'en allant à l'hôtellerie, vous ne sçavez où coucher, & n'est avec le cuisinier ou le cœfeur de Madame, & vous donnent la moitié de leur liêt, encore est-ce une grace particuliere. Je te veux conter, à ce propos, ce qui avint à un Philosophe Stoïque\* qui demeuroit chez une dame de condition, & des plus galantes de Rome, laquelle alant aux champs, le fit asscoir avec de son Mignon. Premièrement, l'assemblage estoit ridicule d'un Muguet & d'un Philosophe; Et il les fit beau voir tous deux à une portiere, l'un avec sa robe grave, & l'autre paré & ajusté en Courtisane, qui au besoin eût porté une cœffe pour se garder du hâle. L'on dit qu'il le vouloit faire si l'on ne l'en eût empêché. Tout le long du chemin il ne fit que chanter, à peine qu'il ne dansât en carrosse. Par comble de bonne fortune, la Dame pria nôtre Philosophe, comme le plus sage de la compagnie, de porter sa petite chienne; à qui elle craignoit qu'il n'arrivât quelque accident, à cause qu'elle estoit pleine, & fit dire assez plaisamment à ce Muguet, que de ce Philosophe Stoïque il estoit devenu Philosophe Cynique. Il falut boire la raillerie de peur de l'acromie se défendant, & se faire moquer de soy. Cependant, cela augmentoit la beauté du spectacle. On voit un Philosophe déjà sur l'âge, avec sa grande barbe porter entre ses bras un petit chien qui passoit la tête par l'ouverture de son manteau, & s'amusoit à lécher sa barbe où il estoit resté quelque goutte de liqueur qui étoit précédent. On dit qu'il pissait même quelque fois sur luy, & que la pôvre beste fit ses petits dans le manteau. Voilà les afronts que les gens de Lettres sont contrains d'endurer chez les Grands, où l'on a acôûtume peu à peu à tout souffrir. J'en ay vu plusieurs qu'on obligea de declamer en pleine table pour divertir la compagnie, & l'on le railloit de ce qu'il

\* *Thes-*  
*mopolis.*

haranguoit pas à l'eau, \* mais au vin; Toute fois pour le consoler en quelque sorte, on luy donna cinquante francs. Que si le maître de la maison se mêle d'écrire en prose ou en vers, ce vous est un nouveau supplice. Car il ne manquera pas de vous lire ses ouvrages, même pendant le repas, & il les faudra admirer quand ils seroient pleins de solecismes, & prendre ses fautes pour des figures de Rétorique; si l'on ne veut courir la fortune des Courtisans de Denis le Tyrann, qu'il envoyoit aux Carrieres, † lors qu'ils ne le louoient pas assez à son gré, & les faisoit passer pour des envieux, ou pour des traîtres. D'autres veulent passer pour beaux, qu'il faut traiter d'Adonis & d'Hyacinthes, quand ils seroient les plus desagréables du monde. Mais c'est bien pis quand les femmes font les sçavantes; & veulent avoir des Doctes auprès d'elles pour les entretenir tandis qu'on les coëffe, ou qu'elles dînent. Car s'il arrive alors quelque poulet de leur Galand, elles les plantent là pour y répondre, & il faut quitter tous ces beaux discours de Vertu & de Doctrine, tandis que Madame fait une lître d'amour. Que si elles vous font quelque miserable present aux étrénes, il faudra pour action de graces leur faire un Panegyrique, où on les comparera à tout ce qu'il y a de beau & d'illustre dans toute l'antiquité; Mais il ne faut pas oublier de donner quelque chose au valet qui en porte le premier la nouvelle, quoy qu'il en vienne encore une douzaine d'autres le lendemain se faire de feste, à qui il faudra témoigner d'en avoir l'obligation, bien qu'ils n'y ayent rien contribué, & leur faire quelque present, encore ne seront-ils pas contents. Ajoûtez à cela que pour estre payé de ses appointemens qui sont moins que rien, il faut faire la cour au Tresorier & à l'Intendant, sans parler de ceux qui ont l'oreille de Monsieur ou de Madame, & qui les gouvernent; car s'il vous arrive de les demander, vous estes insupportable. Cependant, vous ne recevez rien que vous ne le deviez long-tems auparavant au Tailleur, au Cordonnier, ou à l'Apoticaire, si bien que vous

\* Il a égard à la coëffure ancienne des horloges d'eau, dont on se servoit dans le barreau.

† C'estoit comme les Galères parmi nous.

ne metez rien en bourse. Pour comble de mal-heur, vous estes exposé à l'envie & à la médifance: Car comme le maître commence à se lasser de vous, & vieillissez, & devenez un peu pesant, il voudroit estre déjà défait; outre que vous luy estes à charge parce que vous arandez de luy quelque recompense de vos longs services. Il ne faut donc que le rendre faux rapport pour vous perdre & pour vous faire chasser même en plein minuit, & alors de tous vos services il ne vous reste que la goutte, ou quelque autre maladie incurable. Cependant, non seulement vous n'avez rien amassé, mais vous avez mangé tout ce que vous aviez, & oublié tout ce que vous sçavez. Il est bien qu'il ne faut plus parler pour vous ni d'empire ni de fortune; joint que vous estes déjà sur l'âge, & ressemblez à ces vieux chevaux usez de travail, dont la peau même ne vaut rien. D'ailleurs, celuy qui vous a chassé, vous imputera quelque crime pour se justifier, fût-ce celuy de magie, & on le croira aisément, pour la haine qu'on porte aux gens de Lettres; outre que la plûpart ne pouvant se rendre recommandables par de bonnes qualitez, font semblant pour se faire estimer, d'avoir quelques secrets dedus, & l'on croit facilement les mêmes défauts de ceux qui ont la même flaterie & la même lâcheté. Ajoutez à cela, que le maître de la maison a intérêt de vous perdre, de peur que vous ne réveliez les secrets de la famille, comme chez les Grands il y a toujours quelque chose qu'il importe de cacher. Il ne vous reste donc de tous vos travaux que la Gourme, dis-je qui est un monstre insatiable, qui à la fin vorera, lors que vous n'aurez plus de quoy luy donner. Pour achever le portrait de cette vie, à l'exemple de Cebes, je voudrois pouvoir emprunter le pinceau d'Apelle, ou de quelque autre fameux Peintre de l'antiquité; mais à leur défaut je tâcheray de m'en contenter. Figure-roy la Fortune sur un trône élevé, couronné de rochers & de precipices, & à l'entour une infinité de gens qui s'efforcent d'y monter, tant

font ébloüis de son éclat & de ses lumières. L'Espérance richement parée se présente à eux pour guide, ayant à ses côtez la Tromperie & la Servitude, & derrière, le Travail & la Peine, qui les exercent rudement, & après les avoir bien tourmentez, les abandonnent à la Vieillesse. Alors la Calomnie les empoignant les traîne en-bas, nus, honteux & dépouillez, tenant d'une main un licou, & de l'autre couvrant leur honte, suivis du Repentir qui les livre au Desespoir, & c'est la fin du Tableau. Voila la peinture des Ambitieux; Considere si tu veus suivre leur route, & entrer par la porte de la Gloire pour sortir par celle de la Honte. Mais quoy que tu fasses, souvien-toy du Sage, qui dit, *Qu'à tort nous accusons le Destin de nos mal-heurs, dont nous sommes cause nous-mêmes.*

DEFENSE DU DISCOURS  
PRECEDENT.

*C'est une Apologie pour soy-même, sur ce qu'ayant pris la charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte, ou quelque autre semblable, il semble avoir contrevendu à ses maximes.*

IL y a long-tems que je considere, illustre Sabinus, ce que tu peus penser de me voir entrer au service de l'Empereur, après avoir tant crié contre ceux qui entrent au service des Grands. Car je m'imaginais que tu ne t'es pû empêcher de rire, & de dire ainsi en toy-même: Quoy! après avoir tant blâmé la servitude, s'y jeter volontairement! A-t-il perdu la memoire ou le jugement, de démentir ainsi ses paroles par ses actions? Il faut qu'il ait esté bien ébloüi de l'éclat de l'or, pour prendre des chaînes à cause qu'elles estoient dorées; & qu'on luy ait fait de grandes promesses, pour le faire changer